

ON DIRAIT QUE JE SUIS MORTE

JEN BEAGIN

ON DIRAIT
QUE JE SUIS MORTE

Roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Céline Leroy

BUCHET • CHASTEL

Titre original :
Pretend I'm Dead
© 2015 by Jen Beagin.

Et pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2019.

ISBN : 978-2-283-03179-7

Pour Heffo

Le Trou

Pendant des mois, il ne fut pour elle qu'un numéro : elle comptait ses seringues usagées, il les laissait tomber dans le seau, elle enregistrait la quantité sur son bloc-notes et il sortait de la file. Encore un pélican mazouté, usé jusqu'à la corde et pressé d'en finir. Un mec déglingué comme tous ceux qui venaient là.

Mais une fois affectée à la section aiguilles – au lieu de les compter, elle distribuait des kits stériles –, elle remarqua qu'il était le seul échangeur à trimbaler des livres de la bibliothèque. Des biographies surtout, et des polars. Elle le surnomma M. Dégoûtant à cause de son look et de ses fringues crados. Ses longs cheveux dessinaient un gribouillage énervé qui aurait eu besoin d'un soin à l'huile chaude, son visage était un dessin compliqué avec trop de rides, mais il était grand, avait les épaules larges et aurait pu la prendre dans ses bras pour lui faire faire le tour du pâté de maisons, pour monter une volée de marches en cas de nécessité ou si l'envie lui en avait pris, une qualité qui avait malheureusement manqué à ses ex, et elle était raide dingue de ses yeux sombres à l'expression franche qui semblaient dire : Vous Êtes Ici.

La météo avait annoncé de la pluie ce soir-là, le soir de leur première conversation. La moitié des échangeurs s'abritait sous une bâche ; l'autre était à découvert sous le ciel gris plombé. Ceux à découvert avaient l'air trempés et mal en point, même s'il ne pleuvait pas encore. M. Dégoûtant était en bout de file. Contrairement aux autres, il paraissait parfaitement à l'aise, se protégeait la tête avec un livre. Elle plissa les yeux pour lire le titre : *Straight Life, l'histoire d'Art Pepper* – inconnu au bataillon. Elle savourait d'avance l'effet somatique que la présence de M. Dégoûtant avait sur elle : il lui suffisait de se trouver dans un rayon de un mètre cinquante pour qu'elle perde d'un coup sa vision périphérique en même temps que toute la salive dans sa bouche et que son cœur se mette à battre comme si on l'avait prise en chasse. Le voir était le temps fort de ses deux heures de bénévolat, et ce soir-là elle avait quelque peu retouché sa garde-robe, abandonné ses baskets montantes et sweat à capuche pour leur préférer des ballerines et une pèlerine vintage à imprimé léopard. Elle avait même mis du blush et un soutien-gorge rembourré.

La queue avançait d'un pas traînant et il se posta bientôt devant elle, affichant un vague sourire. Il portait la veste en cuir qu'elle aimait – autrefois blanche, à présent abîmée et tannée par le mauvais temps, ornée d'une mystérieuse empreinte de pneu qui lui passait en travers du dos. Il avait une feuille morte dans les cheveux, mais elle n'eut pas le courage de la lui retirer. Elle décida de suivre le scénario qu'elle avait mis au point.

– Combien ? demanda-t-elle.

Elle s'attendait aux cinq petites syllabes de d'habitude : « Vingt-deux, s'il vous plaît. » Mais cette fois, il dit :

– Je me suis fait dépouiller la semaine dernière – il sourit d'un côté. Écornifler, précisa-t-il.

C'était à son tour de dire quelque chose, mais elle était trop surprise par la voix de son interlocuteur qui était une créature à part entière. Une créature vertébrée avec de petites dents aiguisées.

– En fait, ce sont les flics qui me les ont prises. Mais j'aime bien dire écornifler.

– Où ça ?

– À un ou deux blocs d'ici.

L'échange de seringues se limitait à une distribution d'articles dans des caddies au bout d'une ruelle peu fréquentée, coincée entre un couvent abandonné et une boulangerie laotienne dans ce qu'on appelait The Acre, le quartier majoritairement cambodgien de Lowell. Ils œuvraient là depuis cinq mois, mais octobre était arrivé et il leur faudrait sous peu trouver un local discret.

– Ça devait être un bleu, dit-elle.

Selon un accord tacite avec les flics, ils avaient le droit d'organiser les échanges tranquillement du moment que les toxicos ne jouaient pas aux cons, par exemple en revendant leurs seringues contre de l'argent ou de la came, ou en se piquant sur les trottoirs, mais il arrivait parfois que le mauvais flic traîne dans les parages et embarque un pauvre hère pour possession de drogue et d'accessoires facilitant la consommation.

Elle agita un sac en papier et y fourra un kit complet. En théorie, ils étaient censés échanger une seringue usagée contre une stérile, mais si quelqu'un arrivait les mains vides elle lui donnait un sachet de dix aiguilles et un petit flacon de Javel.

– Merci, dit-il. C'est gentil. Mais je n'ai pas besoin de la Javel.

Pas de Javel voulait dire pas de nettoyage, qui voulait dire pas de partage. Elle en conclut qu'il était célibataire et sans attaches. Elle lui tendit le sachet en l'accompagnant de ce qu'elle espérait être un sourire accommodant. En fait, elle était mal à l'aise. Ça passait toujours trop vite, et il lui faudrait attendre une autre semaine pour le revoir. Il marmonna un remerciement et elle le regarda remonter la ruelle. Il ne se retourna pas.

Il devint une présence fugace dans sa vie. Elle fantasmait sur lui plus ou moins tous les jours, en général pendant qu'elle passait l'aspirateur. Elle gagnait sa vie comme femme de ménage et la rêvasserie constituait une part vitale du bonheur que lui procurait ce job. Ne sachant rien de lui en dehors de son goût pour la drogue et les livres de la bibliothèque, elle pouvait laisser libre cours à ses rêveries. Elle lui prêtait un accent espagnol, un brevet de pilote, un talent dans le maniement des mots. Elle le costumait de différentes manières – uniforme UPS, blouse de laboratoire, cuir moto – et lui inventait des monologues intéressants.

Leur deuxième conversation eut lieu trois semaines plus tard. Le site de distribution avait été transféré dans la salle d'attente miteuse d'une clinique de soins gratuits à deux blocs au sud. Elle était postée derrière une table, donnait des boules de coton, de l'eau de Javel, des tampons alcoolisés, des préservatifs et proposait des donuts offerts par le boulanger laotien du bout de la rue, sans doute reconnaissant qu'ils aient quitté sa ruelle. L'éclairage au néon lui donnait l'impression d'être de nouveau au lycée, à l'époque où son traitement lui avait verdi le teint et où on la surnommait la Sorcière. Il demanda du coton et des tampons alcoolisés. Pour essayer de prolonger

la rencontre, elle lui tendit une poignée de capotes – noires, la couleur la plus prisée – même si elle se doutait qu’il n’en avait pas besoin ou n’en voulait pas puisqu’il n’était pas travailleur du sexe et qu’en toute probabilité sa libido n’était plus qu’un lointain souvenir. Il laissa échapper un rire triste.

– Qu’est-ce qui te fait rire ? demanda-t-elle en jouant l’idiote.

– Oh, rien, dit-il en secouant la tête. C’est juste que les préservatifs ne me sont pas d’une grande utilité, à moins d’en faire des bombes à eau qui elles non plus ne me sont pas très utiles.

Il regarda ses pieds comme s’il cherchait ses mots. De son côté, elle chercha comment combler le silence de plus en plus pesant, mais elle était trop captivée par sa voix.

– Désolé. Je t’ai mise mal à l’aise avec ma franchise craignos – il secoua de nouveau la tête.

– Non, pas du tout. La franchise craignos, j’adore.

Il glissa un regard hésitant. Quand il posait les yeux sur elle, son cœur fondait et elle se sentait exceptionnelle, mais la contraction de sa mâchoire indiquait qu’il n’avait pas encore eu sa dose, et elle se demanda s’il habitait loin. Serait-il capable d’attendre d’être chez lui ou était-il comme les autres échangeurs qui se shootaient en public ?

– Tu veux un croissant aux amandes ? proposa-t-elle.

Il acquiesça.

– Prends-en deux, dit-elle en violant la règle d’une-pâtisserie-par-personne.

Il lui adressa un large sourire et elle fit un inventaire rapide de ses dents : toutes là, d’un blanc raisonnable et assez solidement plantées pour pouvoir arracher des plaques de lino. Un petit miracle.

– Tu es bien aimable, dit-il d’une façon bizarre et appuyée, comme s’il parlait en code.

Elle le regarda tourner les talons d’un coup, traverser la chaussée et disparaître au coin de la rue.

Elle ne le revit pas de tout l’hiver ou presque. Elle se dit qu’il était soit en cure de désintox, soit en prison, soit six pieds sous terre. En son absence, elle perdit tout élan, s’ennuya ferme, faillit démissionner, mais qu’aurait-elle bien pu faire d’autre les mardis soir ? Elle vivait seule et sans télé. Son unique copine était partie suivre des études dans un autre État. Elle avait plus de points communs avec les camés qu’avec tous les gens de son entourage. Ils étaient les invisibles de cette société – eux à cause de leur statut de junkies, elle à cause de son statut de femme de ménage – et mangeaient à peu près tout ce qui était recouvert de glaçage. Passer du temps avec ses collègues bénévoles était là aussi très édifiant. Pas le genre bons samaritains, ramenards ou sauveurs d’enfants. Ils fumaient comme des pompiers, se gavaient de nachos et de hot dogs achetés au 7-Eleven – elle admirait ça.

M. Dégoûtant reparut par un après-midi au début du printemps, l’air d’un acteur de second rôle au chômage. Il arborait une barbe d’une semaine, de vieilles lunettes de soleil aux verres ambrés, une chemise à manches longues vert sapin, et avait la taille épaissie par une petite bouée. Il avança d’un pas traînant et demanda à lui parler seule. Elle s’excusa auprès des autres, se posta au coin de la rue, devant L’Âge du Bronze, un ancien salon de bronzage aujourd’hui fermé. Elle allait dire : « Ça me fait plaisir de te voir », puis opta pour une entrée en matière plus neutre :

– Ça fait un bail.

- Désintox.
- C'est ce que j'espérais.
- Donc tu as pensé à moi, dit-il en retirant ses lunettes.

- Tu vas bien ?

Il remit ses lunettes.

- Désolé, je ne suis pas très doué.
- Doué pour quoi ?

Il eut quelques raclements de gorge agressifs.

- Je suis venu te donner quelque chose.

Il lui tendit un bout de miroir brisé de la taille de sa paume.

Il était épais, avait la forme d'une voile et les bords lisses. Elle lui jeta un rapide coup d'œil et marmonna un remerciement.

- Retourne-le, dit-il avec impatience.

Il avait griffonné son numéro de téléphone au pastel rose.

- J'ai pensé que ce serait une bonne idée de mettre mon numéro sur un miroir pour que tu puisses te regarder pendant qu'on parlera au téléphone – il sourit.

Elle voyait bien qu'il s'était entraîné à réciter cette phrase et aurait voulu le rassurer, mais elle était déstabilisée par le conseil écrit sur le mur derrière lui : « Si Dieu te donne des citrons, change de Dieu. »

- Enfin, si tu as envie de parler, dit-il.

Elle acquiesça lentement. En fait, elle n'était plus sûre de rien – de lui, d'elle, d'elle avec lui. Dans ses fantasmes, ils ne s'encombraient jamais de numéros de téléphone. Il apparaissait comme par magie, la chargeait sans un mot sur son épaule, et puis la transportait jusqu'à une autre ruelle où ils s'envoyaient sauvagement en l'air contre un mur en brique.

- Est-ce que tu sais comment je m'appelle, au moins ? demanda-t-elle.

Il rougit.

- Je suis persuadé que ça commence par un *K*.
- *M*. Ça commence par un *M*.
- Maman ? – elle rit.
- Mona.
- Hum. Est-ce que je peux t'appeler maman, plutôt ?
- Faut voir – elle se détourna, et indiqua l'autre bout de la ruelle d'un mouvement de tête où l'un de ses compagnons bénévoles parlait dans un portable et les observait sans discrétion. Regarde, Big Brother nous tient à l'œil.
- Leur avis compte pour toi. C'est pour ça que tu ne veux pas me regarder ?
- Je te regarde, dit-elle en baissant les yeux au sol.
- Bon ben, appelle-moi, si jamais ça te tente.

Elle le regarda s'éloigner et repensa au week-end de formation obligatoire mis en place par l'organisme qui gérait les échanges de seringues. Les autres bénévoles et elle avaient participé à un jeu de rôle mettant en scène une série de situations hypothétiques pour leur apprendre comment réagir si par exemple un échangeur les piquait par mégarde ou même sciemment avec une aiguille usagée. Mais ce jeu de rôle ne leur avait pas dit quoi faire si un toxico tendait un miroir brisé et proposait qu'on l'appelle un de ces quatre.

La plupart du temps, elle travaillait seule dans les beaux quartiers de la ville où beaucoup des maisons construites un siècle plus tôt avaient encore une partie réservée aux domestiques. Son contact avec les propriétaires était limité, mais quand ils découvraient que l'anglais n'était pas sa deuxième langue, ils la traitaient avec méfiance comme si elle était malade mentale, handicapée avec des difficultés d'apprentissage ou ex-taularde. Ils supposaient que, d'une façon ou

d'une autre, elle était souillée. Couverte d'opprobre. Qu'elle soit blanche, ait obtenu son bac dans un lycée catholique plutôt bon et ait choisi de devenir femme de ménage semblait dépasser leur entendement.

Ces jours-ci, elle travaillait chez les Stone avec Sheila, sa patronne et tutrice. Les Stone vivaient dans un manoir aussi gigantesque que tarabiscoté de style Tudor qui comprenait une cheminée par pièce, y compris dans la cuisine qu'elles étaient justement en train de nettoyer. Sheila était à l'évier et rinçait la vaisselle pendant que Mona, à genoux, avait la tête dans le four pour en retirer la graisse qu'elle avait d'abord ramollie avec une demi-bombe de Décap'Four. Résultat, sa peau la picotait et d'imaginaires bruits bioniques accompagnaient le mouvement de ses bras. D'habitude, elle ne détestait pas se faire un petit fixe au Décap'Four, mais là elle aurait surtout voulu se la jouer Sylvia Plath. Sheila dut le sentir parce qu'elle ferma soudain le robinet et demanda à Mona si elle prenait toujours ses médicaments.

- Nan. Je suis clean depuis trois semaines.
- Et comment va le docteur Tattleman ?
- J'ai décroché d'elle aussi.

À la surprise de Mona, Sheila sembla indifférente. Nonchalante, même.

- Comment te sens-tu, du coup ?
- Euh, pas en terrain aussi neutre que je le voudrais, mais ça va.
- Tu es bien assez neutre comme ça, bichette, dit-elle en reniflant.

Mona attendit le feu roulant et inévitable de slogans des Alcooliques Anonymes. Sheila pouvait en enchaîner deux cents dans une seule phrase.

– Tu vas me manquer, dit plutôt Sheila. Tu me manques déjà.

Quatre jours plus tard, Sheila décamperait en Floride. Pour de bon. Elle avait vendu sa maison, l'entreprise, et venait de signer pour un appart dans la salle d'attente de Dieu, comme elle l'appelait, où elle prévoyait de s'inscrire à un club de lecture et de se mettre au golf.

– Je regrette que tu ne veuilles pas tenter la thérapie de groupe, dit Sheila.

– J'en ai marre de parler.

– La psychothérapie individuelle incite à s'apitoyer sur son sort. Dans un groupe, tu es moins dans la complaisance, et tu n'es pas obligée de parler si tu n'en as pas envie. Tu peux partager ta douleur et ensuite... la remettre, écouter les problèmes des autres.

– La remettre ?

– À Dieu. Tu sais : prier pour lâcher prise.

Prier pour lâcher prise ? Prier pour lâcher prise. Prier pour lâcher prise ! Prier ! Lâcher prise ! Prier !

Dernièrement, certaines phrases se coïnciaient dans son cerveau et y tournoyaient pendant des jours. Elles faisaient un boucan du diable, comme des pièces de monnaie oubliées dans un sèche-linge. La semaine précédente, c'était « va chier, salope » que quelqu'un avait crié depuis la vitre baissée de son pick-up.

– Tu as la tête ailleurs, dit Sheila. Où es-tu ?

– Je suis là, je suis là.

Il n'était que midi, et elle était déjà éreintée. Sheila, à l'inverse, se mettait tout juste en jambes – à la voir, le ménage revenait à danser le swing. Elle s'affairait à charger une demi-douzaine de bols dans le lave-vaisselle. M. Stone ne mangeait

que des céréales et laissait traîner dans toutes les pièces des bols avec du lait au fond.

– Cet homme a un gros œdipe à régler, dit Mona.

– Qui ça ? demanda Sheila.

– Papa Stone. Les bols de céréales sont comme des nichons en pleine montée de lait. Il les serre entre ses mains, se gave de céréales, le lait lui dégouline sur le menton et c'est comme s'il... tétait. Je parie qu'après il est tout calme et ensuqué, et que c'est pour ça qu'il n'arrive même pas à rapporter ses bols à la cuisine.

– Arrête. Il a l'air gentil.

– Tu as vu le bidet qu'ils ont fait installer dans la salle de bains parentale ? Ils ne sont même pas capables de se torcher tout seuls – Sheila fronça les sourcils.

– Ça d'accord. C'est un choix particulier.

Mona roula des yeux. Elle pouvait l'aiguillonner à l'envi, Sheila refusait de balancer des crasses sur ses clients.

– J'ai les bonbons qui collent au papier tellement j'ai chaud, dit Mona. Tu pourrais me gratter le dos ?

Sheila s'essuya les mains et se pencha pour la gratter.

– Plus haut, indiqua Mona.

– Il serait peut-être temps que tu adoptes un chien ?

Mona éclata de rire.

– Pourquoi ça ?

– C'est dans les moments où tu es obligée de faire certaines choses – comme de ramasser des crottes de chien – que tu t'oublies, que tu retrouves qui tu es.

– Tu détestes ton chien. Il chie sur tes chaussures, tu te souviens ?

– Va à la fourrière, dit Sheila. Adopte un autre terrier.

Mona avait grandi avec deux Jack Russell. C'était du temps de Torrance, Californie. Elle les avait appelés Fourchette et Cuiller. Cuiller tournait en rond, Fourchette faisait des huit. Ces bestiaux étaient des machines à tuer pleins d'amour et d'affection, et Mona n'avait jamais aimé personne à ce point, pas même ses parents, mais les dresser s'était révélé impossible et ils avaient finalement atterri dans une ferme de l'Idaho, ou du moins c'est ce qu'on avait dit à Mona dont les parents avaient à leur tour pétié des câbles, divorcé et s'étaient mis à la colle avec d'autres gens, et un an plus tard, alors qu'elle venait d'avoir douze ans, on l'avait envoyée vivre avec Sheila, la cousine germane de son père. Sheila était célibataire, sans enfant, sobre avec un S majuscule, et était d'accord pour accueillir Mona sans l'avoir jamais rencontrée. Cette dernière n'était censée n'y passer que l'été. Elle avait entendu parler du Massachusetts, mais pour ce qu'elle en savait la Nouvelle-Angleterre était rattachée à l'Angleterre, ou si ce n'est rattachée, au moins reliée par un système de galeries souterraines. Dans son imagination, Lowell et Londres étaient affiliés et elle se voyait déjà marcher dans des rues pavées envahies de brouillard, vêtue d'un trench au col relevé, et vivre dans une tour couverte de lierre, des images qu'elle avait piochées dans différents films et cartes postales.

– S'occuper des autres, disait à présent Sheila en prenant l'éponge des mains de Mona pour la rincer dans l'évier, ça te détourne de tes propres problèmes – elle essora l'éponge et la lui rendit.

- S'occuper des autres, répéta Mona.
- C'est la voie royale, ma chérie.
- Mais je fais déjà le ménage des autres.
- Ça ne compte pas. Tu gagnes de l'argent pour ça.
- Et je suis bénévole dans une asso, tu as oublié ?

– Oui, mais pourquoi il a fallu que tu choisisses, ça ? Voir des abcès suintants, je veux dire... *Beurk*.

Mona haussa les épaules et se leva.

– Qu'est-ce qu'on mange, ce midi ?

– Des restes du chinois.

Sheila réchauffa leur déjeuner dans le micro-ondes. Rangons de crabe, haricots verts, porc lo mein. Elles s'assirent sur les tabourets dans l'office du majordome et regardèrent par la fenêtre en ogive. En général, tout était parfait dans le jardin des Stone, mais quelqu'un s'était lancé dans un élagage extrême des hortensias.

– Jardinier en rogne, dit Mona. À moins que Mme Stone ait perdu la tête.

Sheila acquiesça vaguement.

– Tu sais, dit-elle, il fait une chaleur de fer en Floride l'été, alors je viendrai sans doute passer une partie du mois d'août ici avec toi.

– D'enfer, dit Mona.

– Quoi ?

– D'enfer. Une chaleur d'enfer.

– Non, de fer. Comme battre le fer tant qu'il est chaud.

– D'enfer, Sheila, comme l'endroit où on envoie les gens méchants. Dans la Bible, tu te souviens ? Le fer, c'est pour autre chose.

– Tu es contrariée.

– Ça va, dit-elle en haussant les épaules. Te corriger est un signe de respect.

– Tu me respectes ? demanda Sheila, surprise. En tant que personne ?

– Non, en tant que pigeon.

– Tu te souviens du premier jour, quand je suis venue te chercher à l’aéroport et que tu m’as demandé si je me masturbais ?

Mona roula des yeux et mordit dans un rangon.

– Tu n’avais que douze ans. C’est là que j’ai su que tu étais vraiment spéciale, un petit... Je ne trouve plus le mot. Ça commence par *p* ?

– Prodige.

Sheila claqua des doigts.

– Voilà.

– Et ces ragoons de crabe sont prodigieux, dit Mona en mâchant. Tu devrais en manger.

Sheila se racla la gorge.

– Tu sais, quand j’ai décidé de vendre l’entreprise et de prendre ma retraite, ma première idée a été de t’emmener avec moi. Je me suis même renseignée sur les universités. Mais tu auras bientôt vingt-quatre ans. Je ne devrais pas essayer de m’occuper de toi tout le temps. Mon parrain dit que c’est une réaction instinctive, profondément ancrée, le résultat de mon trop-plein d’affection pour toi, et que je risque de t’empêcher de connaître les échecs qui te permettront de grandir en tant que personne.

– Encore plus d’échecs ? toussa-t-elle. C’est de ça dont j’ai besoin ?

– Tu as surtout besoin que je te laisse prendre tes propres décisions et faire des erreurs. Nous avons une relation « codé » depuis toujours.

Dans la langue de Sheila, « codé » était l’abrégié de « codépendant ».

– Et pendant que tu réfléchis à tout ce qui est « codé » dans ce monde, ton déjeuner est en train de congeler.

- Je ne sais pas pourquoi, je n'ai pas très faim.
- Pourquoi tu ne m'as pas transmis l'entreprise ?
- Parce que, si je l'avais fait, tu aurais passé ta vie à Lowell.

Ce qui m'aurait fichu le moral dans les chaussettes. Et je ne peux pas te la donner – j'ai besoin de l'argent, bêtasse.

La repreneuse était une nana prénommée Judy déjà propriétaire d'une entreprise proposant des services de ménage pour particuliers à Andover.

- Donc j'imagine que je commence à bosser pour la fameuse Judy la semaine prochaine ?

- Tu ne verras même pas la différence. Ton emploi du temps ne bouge pas et tu recevras ton chèque tous les quinze jours.

- Putain. Ce qui veut dire que je vais devoir payer des impôts.

- C'est la seule différence.

- Ben, c'est pas rien comme différence.

- Je crois que c'est positif. Peut-être qu'avec ça tu comprendras que ce serait bien de gagner ta vie autrement.

Mona sentit un pincement au bas de sa colonne vertébrale. La douleur se propagea jusqu'à ses doigts de pieds et, comme d'habitude, les rendit en partie engourdis. Au moindre mouvement brusque, son dos partirait en sucette. Les moindres mouvements incluaient la toux ou un éternuement. Même siffler était dangereux. Mais pleurer – pleurer, c'était le pire de tout.

- Qui sera mon contact en cas d'urgence ? Et avec qui je ne fêterai pas Noël ?

- Tu rencontreras quelqu'un, lui assura Sheila. Crois-moi. Tu auras un coup de foudre et m'oublieras complètement. Mais promets-moi de reprendre tes études.

Mona attendit trois jours avant de composer son numéro. Il y eut cinq sonneries avant que son répondeur prenne le relais. « Laissez-moi un message, ou pas, je m'en bats les... », le bip arriva plus vite que prévu.

« Euh, donc je t'appelle comme on a dit. » Avant de décrocher trop bêtement, elle ajouta : « On est samedi. » Elle s'aperçut qu'elle n'avait pas laissé son nom ni son numéro, alors elle attendit une minute et rappela.

Cette fois, il décrocha à la première sonnerie.

– J'étais inquiet que tu n'appelles pas, dit-il, le souffle court. J'ai oublié de changer le message de ma boîte vocale.

– C'est un peu intimidant, admit-elle. Ça m'a troublée et j'ai oublié de donner mon nom. Comment tu savais que c'était moi ?

– T'as cet accent sans accent bizarre.

– Je suis de Los Angeles, expliqua-t-elle. À l'origine, je veux dire.

– Ça doit te manquer.

– Nan. J'ai Lowell dans la peau, maintenant. Je ne pense pas que je pourrais vivre dans un endroit sans briques ni répression.

Il demanda pourquoi là plutôt que n'importe où ailleurs.

– Oh, c'est parce qu'on m'a envoyée ici. J'avais douze ans. Et j'ai pas bougé depuis.

– Ça a dû être un sacré choc d'atterrir dans ce bled pourri. Tu es sûrement encore en convalescence.

– Il a fallu un temps d'adaptation, avoua-t-elle. Il y avait des trucs auxquels je n'avais jamais été exposée à L.A.

– Comme ?

– La neige, la laine, la culpabilité – il rit.

– Tu mets sans doute tout ton fric de côté pour pouvoir te tirer d’ici.

– Je ne suis pas du genre économe. Et j’ai zéro ambition.

Il y eut un silence.

– Qu’est-ce que tu dirais qu’on se voit demain ?
demanda-t-il.

– Ok, super. Où ça ?

– Chez moi. Je veux qu’on règle tout de suite la question
– de ma situation de vie, je veux dire. Et puis, c’est mieux pour toi de voir comment vit l’autre moitié – il fit une courte pause. Tu vas sûrement prendre tes jambes à ton cou.

– Tu vis dans une communauté ou un truc du genre ?

– Non.

– Une cité ?

– Non.

– J’ai déjà vu des cités.

– C’est pire que ça.

– Tu vis dans une décharge. Ça me va. Les décharges, ça me connaît.

Il renifla.

– Pense juste à emporter une pièce d’identité. Ils ne te laisseront pas entrer, sinon.

– Une boîte de nuit, alors.

Il vivait en centre-ville, dans l’hôtel d’un marchand de sommeil appelé le Hawthorne, un bâtiment en brique de six étages pris en sandwich entre une énorme blanchisserie industrielle et un restaurant cambodgien. Quand elle arriva, trois membres d’un gang cambodgien traînaient devant le resto. En plein jour comme ça, elle se sentait trop habillée avec son chemisier-kimono noir et son pantalon. Elle se sentait aussi

plus blanche et plus riche qu'elle ne l'était. Les soixante dollars dans sa poche lui paraissaient six cents.

L'entrée avait autant de charme qu'un guichet de banque. Un vigile surveillait la porte et un gros homme au teint terreux était assis derrière une épaisse vitre pare-balles toute gondolée. Mona glissa sa pièce d'identité dans la fente.

- Vous venez voir qui ?

Elle donna le nom de M. Dégoûtant.

- Vraiment ? demanda-t-il en la zyeytant des pieds à la tête.

- Ouais, vraiment.

M. Dégoûtant descendit quelques minutes plus tard, vêtu d'un pantalon gris de postier et d'un t-shirt vert qui disait « Lowell = À chier ».

- Tu es chic, dit-elle.

- Je me suis ratiboisé la barbe exprès pour toi.

Il lui prit la main pour qu'elle caresse sa joue imberbe, puis il déposa un baiser maladroit au bout de son pouce. Elle rougit, jeta un coup d'œil à l'obèse derrière son guichet qui les étudiait avec un dégoût flagrant. « Vous récupérerez votre pièce d'identité en repartant », dit-il dans le micro.

Ils partagèrent l'ascenseur avec un couple de fumeurs de crack qu'elle reconnut parce qu'ils étaient du quartier. M. Dégoûtant la dévorait des yeux avec un sourire plaqué sur le visage comme s'il venait de gagner à la loterie. Pour la première fois depuis des années, elle se sentit belle, un authentique gros lot. Ils s'arrêtèrent au troisième étage.

- À cette heure-ci c'est calme, mais ça grouille de dingues, cet endroit, expliqua-t-il.

- Ça n'a pas l'air si affreux, mentit-elle.

- Attends de voir comment c'est le soir, dit-il en sortant ses clés.

Sa chambre sentait le café, le sirop pour la toux et l'eau de toilette Old Spice. Sur le coup, elle ne vit que la saleté, une fâcheuse déformation professionnelle. Elle vit la crasse sur le rebord des fenêtres et les stores, la poussière sur l'écran télé, et des traînées sur le miroir au-dessus d'un lavabo en faïence jaunie. Le faux tapis oriental avait besoin d'un coup d'aspirateur, de même que le fauteuil en velours côtelé vert où il l'invita à s'asseoir.

Une fois installée, elle éteignit son détecteur de poussière et observa le reste de la pièce. Elle s'était attendu à quelque chose de monastique et dépouillé, mais il y avait une belle surface, bien chauffée et décorée avec soin. Il avait bon goût en matière de lampes. De vrais tableaux plutôt que des posters ; une courteline en textile indien sur le lit double. Il avait une machine à cappuccino, une vieille machine à écrire, un bureau en bois massif et deux bibliothèques surtout remplies de livres d'auteurs existentialistes et de Russes, de manuels scolaires et de ce qui ressemblait à une grosse collection de dictionnaires en langues étrangères.

- Tu es linguiste ou quelque chose comme ça ? demanda-t-elle.

- Non, c'est juste que j'aime les dictionnaires - il s'assit face à elle au bord du lit et croisa les jambes. Ils me rassurent, je crois. Pour la plupart, je les ai trouvés dans la rue.

- Tu veux dire dans les poubelles ?

Il haussa les épaules.

- J'adore faire les poubelles.

- Tu dois avoir un sacré vocabulaire. Est-ce que tu as un mot préféré ?

Il réfléchit une seconde.

- J'ai toujours aimé le mot « contre » parce qu'il a deux sens contraires : le rejet d'un côté, la proximité de l'autre. Ces

deux tendances opèrent en moi simultanément du plus loin que je m'en souviens. D'ailleurs, je sens que la bataille fait rage à l'instant même – il se prit le ventre de manière théâtrale.

Elle sourit. Ça ne lui arrivait pas souvent d'être à la fois attirée physiquement par quelqu'un et d'aimer ce qui sortait de sa bouche.

– Quel est le mot que tu aimes le moins ? demanda-t-il.

– Mucus.

Il acquiesça et se gratta le menton.

– Je ne suis pas né comme ça, dit-il soudain. M'installer dans ce trou à rats m'a joué un sacré tour – tu sais, d'un point de vue spirituel, ou je ne sais quoi. Ça fait un bail que je n'ai plus l'impression d'être moi-même.

Il vivait là depuis sept ans. Avant, il avait une maison à Lower Belvidere, près de l'armurerie. Rien ne manquait à sa panoplie : un garage, deux chats, des plantes. Elle lui demanda ce qui s'était passé.

– Je vivais à New York, j'essayais de me faire un nom en tant qu'artiste. J'ai eu une ou deux expos, vendu quelques toiles, j'étais en phase ascendante. En journée, je bossais comme couvreur dans le Queens – il s'arrêta, se passa la main dans les cheveux. Un jour, je rentrais chez moi après m'être cuité dans un bar, je tenais à peine debout, et d'un coup deux étages d'échafaudages me sont tombés sur la gueule, et m'ont cloué au sol. Un livreur m'a trouvé trois heures plus tard. J'avais la clavicule, le bras gauche, quatre côtes et les deux jambes cassés. Traumatisme de la rate. Mes putains de dents aussi étaient foutues.

« Quand je suis sorti de l'hôpital, je ne pouvais plus trop soulever les tuiles comme avant, alors je suis retourné à Lowell la queue entre les jambes. Et puis j'ai obtenu cette

grosse indemnité qui m'a permis d'acheter une maison délabrée, et puis une chose en entraînant une autre... – il désigna son bras. J'ai brûlé la chandelle par les deux bouts, pris de mauvaises décisions. Depuis, je vis dans un état de panique larvée.

– On dirait que tu as de la chance d'être en vie.

Il haussa les épaules.

– Vraiment ?

Elle sentit son crâne lui picoter. Autant qu'elle sache, elle avait toujours eu un désir de mort qu'elle se représentait sous la forme d'une corde en permanence attachée à sa cheville. La corde était souvent flottante, inerte, traînait derrière elle et reposait en tas à ses pieds, mais de temps en temps elle prenait vie et, résolue, s'enroulait serré autour de son torse, de son cou ou se nouait à quelque chose de dangereux, comme un pont ou un véhicule en mouvement.

M. Dégoûtant prit un dictionnaire allemand de poche sur l'étagère et le feuilleta. Pas de doute, il n'avait rien à voir avec le dernier type avec qui elle était sortie, un mec transparent de la ville voisine dont la bibliothèque était remplie de bouquins en version abrégée et dont la croix la plus lourde à porter avait été l'acné de son adolescence.

– Tu connais des mots en allemand, Mona ? demanda-t-il, ce qui la fit sursauter – ce n'était que la deuxième fois qu'il prononçait son nom.

– Un seul. Mais je ne sais pas le prononcer.

– Qu'est-ce qu'il veut dire ?

– Dégoût du monde.

– Ah, *Weltschmerz*, dit-il en souriant. Je le vois écrit sur ton front.

– Merci.